

# VISION POPULAIRE DE LA FEMME EN SYRIE AUX VI<sup>e</sup> ET VII<sup>e</sup> / XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> SIECLES

Louis Pouzet

*Université Saint Joseph, Beyrouth*

C'est un fait bien connu que le caractère élitiste, aristocratique, littéraire et savant des sources du Moyen-Age arabo-musulman nous rend fort difficile la tâche d'approcher la vie quotidienne, populaire et concrète des hommes et des femmes de cette époque. Pour s'en convaincre il n'est que de jeter un coup d'oeil sur les titres des ouvrages historiques et biographiques qui ne s'occupent, la plupart du temps, que des notabilités, des *a'yān*, ou des spécialistes dans une branche quelconque du savoir, comme c'est le cas dans les diverses sortes de *Ṭabaqāt*.

Mais cette tâche déjà difficile pour ce qui touche à l'ensemble de la société le devient plus encore si, comme nous voudrions le faire ici, on désire étudier la face féminine de cette vie quotidienne et populaire à la même époque. Dans ce dernier domaine en effet les sources consultées s'attachent quasi exclusivement aux femmes qui ont brillé soit par leurs activités où leurs alliances sur le plan politique, soit à celles qu'on a pu appeler les "femmes savantes"<sup>1</sup>.

Pour étayer la réflexion qui précède, nous avons procédé à un sondage qui couvre le VII<sup>e</sup>/XIII<sup>e</sup> siècle dans l'ouvrage biographique connu d'ad-Dahabī, le *Kitāb al-ʿibar fī man ʿabar*<sup>2</sup>, en le complétant, pour la partie qui manque dans l'édition de S. Munaġġid, les années 686 et 687 H., par la partie correspondante de l'ouvrage non moins classique d'Ibn Kaṭīr, *al-Bidāya wa-n-nihāya*<sup>3</sup>. Nous en arrivons ainsi aux conclusions

---

<sup>1</sup> Cf. l'article de A. Nègre, in *BEO* (XXX) 1978: "Les femmes savantes chez Dahabī", pp. 119-126.

<sup>2</sup> Cf. le volume V consacré aux personnages du VII<sup>e</sup>/XIII<sup>e</sup> édité par Ṣalāh ad-Dīn al-Munaġġid, Kuwait, 1965.

<sup>3</sup> Edition du Caire, le volume XIII, pp. 309 à 313.

suyvantes: sur un total de 1034 biographies recensées par ad-Dahabī tout au long du siècle, 35 seulement touchent des femmes. Proportion infime, comme on peut le voir. A l'intérieur de ce dernier groupe fort restreint, l'écrasante majorité des personnages recensés, comme on pouvait s'y attendre chez ad-Dahabī, appartient au monde des spécialistes du *ḥadīṭ*, qu'il s'agisse de véritables *muhaddiṭāt* ou de femmes qui ont rapporté un *ḥadīṭ* (*rāwiyāt*) ou en ont reçu des *samāʿ*s. Le reste des biographies recensées, soit huit d'entre elles, se partage entre une femme ascète, une autre prédicatrice (*wāʿiza*), et quelques personnalités célèbres soit par leur naissance<sup>4</sup>, soit par le rôle politique éminent qu'elles ont joué comme c'est le cas pour Šaġar ad-Durr, morte en 655.

On peut en conclure que ce genre de source historique classique et pourtant non spécialisée, ne s'intéresse, en fait, qu'aux femmes qui se sont fait un nom, dans le domaine des sciences religieuses, celles du *ḥadīṭ* quasi exclusivement, ou par la notabilité de leurs origines.

Ce n'est donc pas à ce genre de sources qu'il faut s'adresser si l'on veut essayer de surprendre quelques chose de l'aspect populaire et familier du monde féminin en Syrie durant le Moyen-Age; mais à d'autres sources d'information, si elles existent, moins préoccupées de "science"<sup>5</sup> ou de piété. Mais il faut ajouter immédiatement que cette seconde série de sources ne se préoccupe pas plus que la première, ni directement, de la vie quotidienne des femmes de cette époque. Cependant, c'est le caractère plus personnel, plus autobiographique de certaines d'entre elles qui va permettre à leurs auteurs de nous glisser, en quelque sorte, à certains endroits de leurs oeuvres, quelques notations précieuses qui intéressent directement notre propos. Nous en avons retenues deux: le *Kitāb al-*

<sup>4</sup> Vg. la soeur d'al-ʿĀdil, Sitt aš-Šām, morte en 617, la femme d'al-Ašraf, m. en 640, l'année du siècle, après celle de 699, où le plus grand nombre de décès féminins est recensé par Dahabī. Cf. *Ibar*, pp. 163-165, et 397-407. Cf. également Rabīʿa Ḥātūn la soeur de Šalāḥ ad-Dīn, m. en 643, Fāṭima sa petite-fille, m. en 678 et la petite-fille de Qalāwūn Gāziya Ḥātūn, morte en 687: cf. *Bidāya*, XIII, p. 358. Pour Šaġar ad-Durr, cf. *Ibar*, p. 655.

<sup>5</sup> Il s'agit exclusivement de sciences religieuses, selon le sens du mot *ʿilm* et de ses dérivés *ʿulūm* et *ʿulamāʾ* à cette époque.

*ʿtibār*, d'Usāma Ibn Munqid̄ le seigneur de Šayzar, grand guerrier, voyageur et chasseur, mort en 584, et le Supplément (*Dayl*) au *Kitāb ar-raw-datayn*, ou Biographies des personnages des VI<sup>e</sup> et VII<sup>e</sup> siècles (*Tarāğim riğāl al-qarnayn as-sādis wa-s-sābiʿ*) d'Abū Šāma, mort en 665<sup>6</sup>.

Pour ce qui est d'Usāma Ibn Munqid̄, notons d'abord qu'il y a quelque paradoxe à vouloir trouver des notations populaires sur la vie des femmes au VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle chez l'un des auteurs de l'époque peut-être les plus marqués par son caractère aristocratique. Cependant, si nous utilisons la division tripartite bien connue de Duby<sup>7</sup> qui s'appliquerait assez bien, quoique occidentale, à la société féodale du monde islamique, nous constatons que si Usāma appartient bien à la classe des "chevaliers", il ne fait en aucune façon partie de celle des "prêtres", entendons en contexte musulman, des savants religieux, comme c'était le cas pour ad-Da-habī. C'est un fait qu'il est un des rares auteurs de l'époque, peut-être le seul à nous fournir, grâce au caractère autobiographique, personnel, anecdotique et réaliste de son oeuvre, quelques précieuses remarques concernant le sujet qui nous intéresse.

Disons d'abord que la femme en général tient une place particulièrement importante dans son ouvrage autobiographique; ce dernier comprend même une sorte de chapitre étalé sur 17 pages, sur la bravoure des femmes<sup>8</sup>. Les notations non suivies, mais pertinentes pour notre sujet, sont également très nombreuses; nous en avons dénombré une soixantaine sur un ouvrage qui n'atteint pas les trois cent pages. On voit ici,

<sup>6</sup> Nous citerons le premier dans la réédition de P. Hitti, parue à Beyrouth récemment (1981) à ad-Dār al-Muttaḥida li-n-Našr, et le second dans l'édition de Muḥammad al-Kawṭarī, Le Caire, 1947.

<sup>7</sup> Cf. *Le chevalier, la femme et le prêtre*, Hachette, Paris, 1981. Il faut évidemment transposer le deuxième vocable pour ce qui concerne le monde musulman à la même époque où la division correspond cependant assez bien à la société du Moyen-Orient arabo-musulman.

<sup>8</sup> Usāma, *ʿtibār* 152-169. Plus encore que la *butūla*, c'est la *naḥwa* de ces femmes qui est mise en évidence dans des histoires très concrètes et parfois pittoresques; cf. spécialement p. 160 où ce dernier terme, qui inclut la fierté et qui fait partie du vocabulaire chevaleresque de l'époque, revient trois fois.

pour nous en tenir à un critère quantitatif assez extérieur que la proportion de *ad-Dahabī* est nettement dépassée<sup>9</sup>. Compte tenu du caractère autobiographique de l'ouvrage, ces notations touchent évidemment d'abord les personnages féminins de sa propre famille, aristocratique s'il en fût: sa mère, sa soeur aînée et, chose plus curieuse mais qui s'explique psychologiquement chez quelqu'un qui rédige ses mémoires à un âge très avancé, sa grand mère<sup>10</sup>. *Usāma* en parle toujours d'une manière très personnelle qui nous permet déjà de saisir un côté plus intime et réaliste que nous ne retrouverons pas ailleurs.

Côté amusant et cocasse parfois, par exemple lorsque *Usāma*, rentrant au château de *Šayzar* assiégé par les *Ismaéliens*, aperçoit sa mère assise à côté de sa soeur qui a revêtu la cotte de maille et le casque d'*Usāma*; au bord d'une fenêtre du château, elle sont prêtes à sauver leurs vies et leur honneur en se précipitant dans le vide plutôt que de tomber prisonnières aux mains des *Ismaéliens* "en compagnie des paysans et des cardeurs de laine"<sup>11</sup>. Mais si cette dernière notation, par ailleurs très en situation, est bien marquée d'une sorte de préjugé de caste qui reconnaît les paysans et les artisans comme plus redoutables encore que les terribles *Ismaéliens*<sup>12</sup>, d'autres passages nous révèlent des aspects plus prosaïques et quotidiens de la vie de la femme de ce temps-là.

<sup>9</sup> Il y aurait toute une relecture à faire de l'*Ftibār* centrée sur la vision qu'il a de la femme.

<sup>10</sup> *Usāma* a à ce moment là vers les 90 ans comme il nous le dit lui-même dans un passage où il compare cet âge avancé avec sa jeunesse. Cf. *Id.* p. 207.

<sup>11</sup> *Id.* 160. *al-ḥallāḡīn* qui, avec les paysans représentent un autre monde pour *Usāma*. Le même terme reviendra une autre fois, dans le même contexte dépréciatif, p. 159, à la page précédente.

<sup>12</sup> Les *Ismaéliens* apparaissent comme l'ennemi le plus redoutable des *Banū Munqid*; à la différence des chevaliers francs, ils ont un comportement et des techniques de combat, l'utilisation du couteau (*sikē in*) en particulier qui les mettent en quelque sorte hors de la loi de la chevalerie commune, sous bien des regards, entre chevaliers francs et musulmans.

C'est le cas de cette servante (*ġāriya*), qui par une ruse astucieuse arrive à sauver son maître<sup>13</sup>. C'est celui de la nourrice d'Usāma, sorte de "nounou" qui a nourri et soigné trois générations des Banū Munqid̄ et qui fait partie de la famille<sup>14</sup>; celui également d'une vieille entremetteuse qui trompe l'oncle d'Usāma, Sulṭān sur sa "marchandise", la femme qu'il lui propose se révélant, en fait, être muette<sup>15</sup>! Autre notation: cette vieille femme, pleureuse attirée de Šayzar qui se trouve avoir des montées de lait quand elle pleure son fils tué, mais qui cessent une fois sa douleur passée<sup>16</sup>. Ou encore, la fille d'un kurde ami d'Usāma qui, prisonnière des Francs se jette dans le cours de l'Oronte (*al-ʿĀṣī*) pour leur échapper et s'y noie; "on retrouve ses habits plus tard accrochés à un saule de la rivière"<sup>17</sup>.

Un dernier exemple, et il y en a d'autres, l'histoire de cette sorcière, *šayṭāna*, qu'Usāma traite aussi, mais sans méchanceté excessive, de 'chienne' (*kalba*)<sup>18</sup>; elle se nomme en réalité Burayka et se trouve être l'esclave (*mamlūka*) d'un kurde ami de l'auteur; sorte de cantinière elle boit avec les cavaliers au bord de l'Oronte sans avoir peur des Francs. Usāma nous la représente "tête nue, cheveux défaits, déambulant au milieu du cimetière sur une mule hennissante"<sup>19</sup>.

---

<sup>13</sup> *Id.* p. 92.

<sup>14</sup> *Id.* p. 241 e 242. Atteinte de coliques, elle est guérie durent un songe. Usāma nous raconte plaisamment qu'il la vit un jour où, vieille et sa vue ayant baissé, elle lavait le linge et se plaignait de la mauvaise odeur du linge. En effet, croyant utiliser du savon, elle avait à la main un vieux morceau de fromage.

<sup>15</sup> *Id.* p. 92.

<sup>16</sup> *Id.* p. 148.

<sup>17</sup> *Id.* 192.

<sup>18</sup> *Id.* pp. 157-158. On sait que le terme de *šayṭān* est spécialement réservé aux francs dans l'autobiographie d'Usāma, non sans une pointe de sympathie, un peu jalouse de leur courage.

<sup>19</sup> *Id.* p. 158. La description qu'il en donne, au clair de lune parmi les tombes est particulièrement suggestive: "*maksūfat ar-ra's qad nafašat ša'rahā wa-biya rākibat qašba tashal bayn al-maqābir wa-taḡūl*".

Mais comme on pouvait s'y attendre, c'est dans le camp de l'"autre", ici des Francs, que les notations féminines d'Usāma se révèlent les plus réalistes, d'une verve qui frise parfois la grossièreté. Sans revenir sur la scène étrange, et souvent citée, où un chevalier franc nouvellement arrivé d'Europe demande au garçon de bain musulman interloqué de raser les parties intimes de sa *dāma*<sup>20</sup>, il faudrait s'arrêter à la brève description qu'il nous brosse de cette espèce de course au cochon dont il a été le témoin près de Tibériade; cet affrontement burlesque de deux vieilles mégères franques, au grand esbaudissement des chevaliers francs provoque du dégoût et un aristocratique mépris chez Usāma qui nous rapporte l'histoire<sup>21</sup>.

Ces quelques remarques suffisent, pensons-nous, pour nous faire saisir l'intérêt de l'autobiographie de l'émir de Šayzar sur le sujet qui nous occupe. C'est le plus souvent du reste à son insu qu'il nous ouvre ces quelques perspectives sur la vie de la société féminine de l'époque. Mais il le fait parfois consciemment s'excusant, par exemple, après avoir relaté l'étrange histoire de Burayka la cantinière-sorcière, d'une telle digression: "Je rapporte ici quelque chose de l'histoire de cette Burayka bien que celle-ci soit hors de mon sujet"<sup>22</sup>, et ajoutant, comme pour se justifier: "Mais les bonnes histoires touchent toujours"<sup>23</sup>.

Avec Abū Šāma nous quittons la catégorie du "chevalier" pour rejoindre celle du savant religieux<sup>24</sup>. Historien et spécialiste de *ḥadīṭ* connu, Abū Šāma a occupé un poste important dans l'administration religieuse de la ville de Damas, celui de Recteur du *Dār al-ḥadīṭ al-Ašrafīyya*

<sup>20</sup> Cf. *Id.* pp. 174-175. C'est à la suite de ce passage qu'Usāma nous dit que les Francs n'ont pas de *naḥwa* (honneur) même s'ils ont du courage (*šagā'a*).

<sup>21</sup> *Id.* p. 177. L'enjeu de cette sorte de jeu était un porc; on comprend mieux le dégoût que cela inspire à ce musulman sérieux qu'était Usāma.

<sup>22</sup> "*wa-in lam yakun mawḍi'uhū*", p. 157.

<sup>23</sup> "*wa-lākinna al-ḥadīṭ šuḡūn*". (*Id.*) Plusieurs fois Usāma a conscience de ces digressions et prend soin de le signaler, cf. par exemple, pp. 69 et 209.

<sup>24</sup> Pour reprendre la classification de Duby signalée plus haut.

récemment fondé par le neveu de Ṣalāḥ ad-Dīn, al-Malik al-Ašraf. Mais bien que la partie de son oeuvre où il nous rapporte les événements dont il a été personnellement le témoin, *Ḍayl ar-Rawḍatayn* consiste en une chronique classique suivant les années (*ḥawliyyāt*) et les obituaires (*wafayāt*), Abū Ṣāma, un demi-siècle après Usāma, partage avec ce dernier quelques préoccupations autobiographiques<sup>25</sup>. C'est dans le cadre de ces dernières, mais pas exclusivement, que ses notations dispersées mais pertinentes sur la vie féminine apparaissent dans le *Ḍayl*.

Il note avec humour par exemple, mais dans le cadre encore étroit de la classe dirigeante de Damas, le cas de ces "belles de nuits", filles des meilleures familles de la ville, arrêtées en pleine nuit par le *šihna* de la cité, al-Mubārīz, et rendues discrètement à leurs familles après les avoir fait sortir de l'hôtel de police par une "porte spécialement conçue à cet effet"<sup>26</sup>. Ce fonctionnaire consciencieux mais compréhensif n'a pas manqué cependant de les exhorter auparavant à un peu plus de retenue sinon de moralité.

Dans un contexte moins aristocratique Abū Ṣāma nous rapporte le cas de cette femme chrétienne de Mnayṭra, dans le Liban Nord actuel, grande dévote de la Vierge Marie et en excellente relation avec le célèbre ascète de la Békaa libanaise, le cheikh 'Abdallāh al-Yūnīnī, mort en 616. Selon une des deux recensions d'Abū Ṣāma cette femme, sentant venir sa fin prochaine, ne demande rien moins au cheikh que d'aller lui chercher un prêtre pour l'aider dans son dernier passage<sup>27</sup>.

Mais c'est sur un sujet qui touche davantage à la vie personnelle de l'auteur que nous nous arrêterons pour terminer. Il s'agit d'un poème

<sup>25</sup> Nous avons traité de ce sujet, en arabe, dans un article intitulé: "*Mazāhir as-sīra ad-dā'iyya fī kitāb tarāğim riğāl al-qarnayn as-sādis wa-s-sābi'*", in: *Annales du Département des Lettres Arabes* (I.L.O.), de l'Université Saint Joseph, Beyrouth, vol.I (1981), pp. 25-35.

<sup>26</sup> Cf. Abū Ṣāma, *Tarāğim* pp. 150-151 qui a pour source Sibṭ Ibn al-Ġawzī. Le nom complet du *šihna* de l'époque, sorte de Préfet de police, est al-Mubārīz Ibrāhīm dit al-Mu'tamid, mort en 623.

<sup>27</sup> Selon une autre version, rapportée également par Abū Ṣāma, la vieille femme se convertit à l'islam. Cf. *Tarāğim*, p. 127.

(*qaṣīda*) d'une cinquantaine de vers qu'il composa en 655, une dizaine d'années avant sa mort, en l'honneur, pourrait-on dire, – mais le mot est trop emphatique dans ce contexte tout de simplicité et de bonhomie, – de sa jeune femme, la mère de son fils Aḥmad issue d'une très vieille famille de Murcie en Andalousie et de surcroît koraichite. Après un tel pedigree on pourrait s'attendre à quelque ode si fréquente dans ce genre littéraire. Il s'agit en réalité d'une description en mauvais vers qui ne sont rien moins que de la poésie, de cette jeune femme dont il ne nous donne même pas le nom mais qu'il appelle Sitt al-'Arab<sup>28</sup>. Celle-ci, il fallait s'en douter, possède toutes les qualités requise de la femme d'un *muhaddit* de renom, "pleine de sagesse, accomplie en toutes qualités"<sup>29</sup>. Mais elle a quelque chose de plus, une sorte de "must" à la fois plus prosaïque et plus intéressant pour notre propos. C'est d'abord que tous ces dons qui sont le fruit de la naissance et de l'éducation et que nous dirions classiques sont exprimés ici avec une bonhomie, une absence d'emphase très rares dans la littérature de l'époque. Femme d'"intérieur" s'il en fût, et bonne musulmane, Abū Šāma nous le dit de la façon suivante: "Si les autres femmes lui disent parfois qu'elle pourrait aller se promener, elle refuse préférant à cela la douceur de son foyer"<sup>30</sup>. "Si on la réprimande elle se soumet aux siens, mais, en amour, elle ne connaît aucune entrave"<sup>31</sup>. Bien plus, cette musulmane exemplaire, malgré son jeune âge (*ṣagīrat as-sinn*) est non seulement une femme d'intérieur au sens un peu étroit que nous venons de voir, mais c'est également une ménagère exemplaire. Abū Šāma nous le dit sur un ton que nous croions très rare dans le contexte littéraire de l'époque: "elle brode, elle coud, elle coupe ses robes sur des modèles par elle conçus; elle travaille

---

<sup>28</sup> Abū Šāma n'est pas poète et n'en a pas la prétention. Ses relations avec le milieu andalou émigré à Damas est connue. Cf. sur ce sujet notre article: "Maghrébins à Damas au VII<sup>e</sup>/XIII<sup>e</sup> siècle", in: *BEO* XXVIII (1975), pp. 167-199.

<sup>29</sup> *Id.* p. 195, "aḡila mukammalat al-awṣāf".

<sup>30</sup> *Id.*: "wa-qa'r al-bayt fī 'aynihā aḡlā".

<sup>31</sup> *Id.* cf. vers 11.

très bien au fuseau"<sup>32</sup>. Et ce vers où la mauvaise qualité de la composition poétique renforce en quelque sorte le côté réaliste, concret et familier de la description:

“Dans toutes sortes de travaux de ménage, elle trotte de ci de là  
Affairée même dans le balayage, la cuisine et le lavage”<sup>33</sup>.

Enfin, suprême référence chez cette jeune femme, c’est, aux yeux d’Abū Šāma, que toutes ces qualités aussi bien morales que prosaïquement domestiques sont vécues par elle dans le plus grand naturel, ce “parfait naturel” (*ṭabʿ*) qui ne “donne pas l’impression de porter artificiellement une charge” (*lam tukallif la-bā ḥamlan*) et qui “meilleur que tout le reste” (*aḥsan min dā kullihī*) rend la vertu aimable<sup>34</sup>.

Pour conclure disons que les quelques notations qui précèdent nous permettent d’affirmer qu’en dépit du caractère généralement élitiste, savant et religieux des sources de l’époque, il n’est pas impossible d’atteindre, en quelque sorte au deuxième degré, quelque chose de la vision populaire de la femme au Moyen-Age, en Syrie.

Nous l’avons vu également, c’est paradoxalement à travers deux auteurs qui représentent l’un l’aristocratie militaire du VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle, Usāma Ibn Munqid, l’autre l’establishment religieux damascain dans la première moitié du siècle suivant, que nous avons pu effectuer le précédent sondage.

D’autres sources, dites plus populaires, et nous pensons entre autres à la *Sīrat Baybars* et qui seraient censées concerner directement notre sujet traitent en réalité d’une époque bien postérieure. Nous l’avons vu également, les deux auteurs choisis sont parmi les rares personnages de cette époque à avoir écrit ce qu’il est convenu d’appeler une autobiographie, – le fait est clair pour Usāma, – ou qui du moins, et c’est le cas

<sup>32</sup> *Id.* v. 15: “*Mutarriza ḥayyāta dahabiyya mufasssila ḥattāta tuḥkimu al-ḡazla*”.

<sup>33</sup> *Id.* vers 16.

<sup>34</sup> *Id.* p. 197, vers 38. Sur l’attitude des contemporains vis à vis de la femme à ce même siècle, à Damas, nous renvoyons à notre ouvrage: *Damas au VI<sup>e</sup>/XIII<sup>e</sup> siècle. Vie et structures religieuses dans une métropole islamique*, Beyrouth, Collection “Recherches”, 1988, pp. 396-403.

d'Abū Šāma, relatent un certain nombre de faits touchant à leur vie personnelle.

Peut-être ce type de recherche pourrait-il s'appliquer à d'autres auteurs ou genres littéraires de l'époque, historiens ou chroniqueurs, nous pensons en particulier au *Dayl Mir'āt az-zamān* d'al-Yūnīnī, encore peu exploité. On pourrait atteindre alors à ce niveau sinon populaire, mais au moins plus concret, familier voire intimiste, et se rapprocher de l'idée que se faisait de la femme la société arabo-islamique de ce temps.